

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures. - Le Cardinal Jacobini - Rêves de Jeunesse, d'après M. Alfred de Gurzon. - Le Tremblement de terre d'Agram. - Le Time-Ball ou Boule du Temps.

TEXTE. - Nos Gravures. - Le Meurtre de Denis Coppée, Poète Hutois. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Littérature allemande. La Noël dans la Forêt. - A propos de l'Agitation antisémite en Allemagne. - Bonheur et Malheur. - Les Défauts mutuels. - Ce que me dit mon Piano. - Le Coup de Cravache, ou Topee le-Mulâtre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 8.

— 11° ANNÉE. —

25 Décembre 1880.

NOS GRAVURES.

LE CARDINAL JACOBINI.

M^{re} Ludovici Jacobini a joué, dans ces derniers temps, un rôle diplomatique qui a beaucoup occupé la presse. Il est né le 6 janvier 1832 à Genzano, en Italie. Il fut nommé, le 21 mars 1874, archevêque de Thessalonique „in partibus infidelium,” et créé cardinal dans le Consistoire du 19 septembre 1877.

Il exerçait depuis trois ans les fonctions de Nonce apostolique près la Cour de Vienne, lorsque le pape l'appela dernièrement à succéder au cardinal Nina dans la charge de secrétaire d'Etat du Saint-Siège.

Ce qui a surtout mis en relief M^{re} Jacobini, ce sont les négociations qu'il a entamées, l'année dernière, aux eaux de Gastein, avec le prince de Bismarck, négociations tendant à l'abrogation en Prusse des lois connues sous le nom de „lois de mai” (1874).

RÊVES DE JEUNESSE.

La peinture a le pouvoir de nous faire assister aux combats intérieurs de l'âme, et de dévoiler à nos yeux les rêves et les chimères, qui planent au-dessus de nos têtes.

Cette jeune fille, seule dans la campagne solitaire, à quoi songe-t-elle?... L'auteur de cette œuvre ravissante nous le dit, il nous fait lire dans le secret de son cœur.

Sous la forme d'un Génie, aux ailes déployées, il nous représente toutes les joyeuses pensées, tous les rêves délicieux, qui gazouillent agréablement autour de cette enfant, et dont à cet âge on aime à bercer son imagination. A cet âge, tout est beau, tout est souriant; on voit la vie, dans laquelle on n'a fait que le premier pas, se déroulant en une longue suite de plaisirs et de félicités! Mais la déception arrivera bientôt, et tous

les songes radieux s'envoleront, rapides comme les beaux jours de la jeunesse!

LE TREMBLEMENT DE TERRE D'AGRAM.

Agram, ville d'environ 21,000 habitants, est le chef-lieu de la province de Croatie, en Autriche. Elle est le siège d'un évêché, de la Diète provinciale, et d'un commandement militaire. Elle possède une Université, qui en fait

ville épiscopale, ayant chacune sa juridiction propre.

Cette pittoresque cité a été, le mois dernier, cruellement éprouvée par de violentes et subites secousses de tremblement de terre. Divers épisodes émouvants ont signalé cet épouvantable désastre. Au moment de la première secousse, les cafés et autres établissements publics étaient remplis de monde. Chacun, glacé d'effroi, cherchait à gagner la rue au plus vite, à tel point que, dans plusieurs maisons, qui n'avaient qu'une issue, les fenêtres ont été enfoncées. Les habitants s'enfuyaient dans les campagnes pour ne pas être écrasés par les éboulements.

Les détails des malheurs causés par la catastrophe, sont des plus navrants; le nombre des blessés est considérable. Le cardinal-archevêque d'Agram travaillait à une table placée au milieu de son cabinet; les premières secousses renversèrent trois murs de la pièce; le plafond seul restait suspendu au-dessus du prélat qui n'eut que le temps de s'enfuir précipitamment.

Presque toutes les maisons sont endommagées; la cathédrale, type superbe d'architecture gothique, a surtout beaucoup souffert. Les églises et les bâtiments les plus abîmés achèvent de s'écrouler; les dégâts sont évalués à plusieurs millions. Personne n'ose plus rentrer chez soi; les fissures et les ouvertures dans le sol se sont élargies. Les mêmes secousses se sont répétées plusieurs fois et ont été constatées dans différents endroits du pays. A Resnick, village proche d'Agram, des sources d'eau bouillante ont jailli du sol et les rivières se sont élevées à un mètre au-dessus de leur niveau ordinaire.

Des mouvements menaçants se renouvellent encore de temps à autre dans la malheureuse cité

à laquelle nous consacrons deux de nos gravures.

Une vue générale, avant la catastrophe, et une vue d'une habitation privée, le presbytère, après celle-ci.



LE CARDINAL JACOBINI.

un des centres de la Renaissance Slave dans le midi de l'Autriche. Son Musée zoologique et son école polytechnique renferment de précieuses collections. — Située sur les bords de la Save, dans une vallée fertile, Agram se divise en deux parties: la ville royale et la

LE TIME-BALL OU BOULE DU TEMPS.

Encore une invention américaine qui mérite de fixer l'attention de l'Europe!

Le Time-ball est une boule qui a pour objet d'indiquer l'heure exacte par sa chute, opérée à un moment déterminé. Celle qui se trouve au-dessus de l'hôtel de l'Union des Télégraphes à New-York, est mise en action par un courant électrique qu'envoie un des astronomes de l'Observatoire de Washington, distant de New-York d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Cette boule se compose de douze rayons verticaux en feuilles de cuivre, dont la moitié supérieure forme un demi-cercle. Lors de sa chute, la boule du temps franchit un espace de huit mètres, et vient tomber sur des tiges de fer dans lesquelles s'embottent les tubes fixés à sa base.

Chaque jour on fixe la boule à l'extrémité supérieure de son support, au moyen d'un levier, que déclanche un électro-aimant, lorsqu'à lieu la transmission de l'heure par le stationnaire chargé du service.

On peut apercevoir la boule à plusieurs milles à la ronde, et les habitants de New-York sont toujours sûrs d'avoir l'heure exacte de l'Observatoire de Washington. On a eu l'heureuse idée d'établir dans la ville un certain nombre d'horloges reliées au régulateur de l'hôtel de l'Union des Télégraphes.

Le régulateur central de la Compagnie de l'Union des Télégraphes n'est pas seulement en communication électrique avec l'Observatoire national, il est encore relié à ceux de Cambridge et d'Alleghany.

LE MEURTRE DE DENIS COPPÉE,

Poète Hutois (1632).

I.

Dix heures venaient de sonner à l'église collégiale de Notre-Dame de Huy, et les paisibles habitants de la jolie cité des bords de la Meuse, étaient depuis longtemps plongés dans le sommeil; rien ne troublait le silence de la nuit, sinon le bruit monotone d'une pluie d'orage qui tombait depuis quelques heures et qui avait avancé, pour les Hutois, l'heure du couvre-feu. L'obscurité la plus complète régnait dans les rues, car, en 1632, nos bons aïeux ne connaissaient pas encore les réverbères.

Cependant, sur la grand'place, au premier étage d'une maison de modeste apparence, les deux fenêtres brillaient comme un fanal au milieu de la nuit sombre.

C'était le cabinet de travail de Denis Coppée.

Denis Coppée est une gloire nationale, qui mérite d'être mise en lumière. Quand on tient compte de l'époque et du milieu où il vivait (il naquit en 1580), on peut hardiment le considérer comme un poète de génie. A en juger par les œuvres dramatiques qu'il a laissées, œuvres informes, mais accusant une imagination vigoureuse, et qui sont parsemées de vers bien frappés, on doit se dire que s'il avait vécu à Paris, un demi-siècle plus tard, il eût occupé une place éminente dans la littérature française.

Enumérons, avant d'aller plus loin, ses principales pièces, qui tiennent plutôt des mystères du moyen-âge que de la tragédie classique:

„La très-admirable vie de Madame Sainte Aldegonde, patronne de Maubeuge, tragi-comédie; (Rouen, Raphaël du Petit Val, 1622.) — L'exécrable assassinat perpétré par les Jannisaires en la personne du sultan Osman et de ses plus illustres favoris, (même éditeur, 1623, avec cette note de l'auteur: „On ne verra dans cette pièce, outre la cruelle mort de l'empereur de Constantinople, qu'assassinats et corps amoncelés les uns sur les autres.”) — Portrait de fidélité en Marcus Curtius, chevalier romain (même éditeur, 1624.) — Tragédie de St-Lambert, patron de Liège, (Liège, Léonard Streel, 1624.) — La vie de St-Julienne et de St-Cyprien (Liège, Jean Ouwerckx, 1621.) — La sanglante et pitoyable

tragédie du Rédempteur N. S. Jésus-Christ, (pièce fort longue et non divisée par actes, Liège, Streel, 1624.) — La sanglante bataille du Parc de l'Etoile, entre les Impériaux et les Bohèmes, avec la reddition de Prague, (Liège, Streel 1625.) — Miracle de Notre Dame de Cambron, arrivé en 1326; tragédie en cinq actes, publiée après la mort de l'auteur, à Namur, chez Jean Milst, 1647.)

On doit aussi à Denis Coppée: Chansons spirituelles; — Les muses françaises, avec les occupations de chacune d'elles; — des odes, des poésies légères, etc.

Ajoutons que le grand Corneille a connu les œuvres dramatiques du poète Hutois, lequel lui a fourni plusieurs beaux vers.

Cela dit, reprenons notre récit.

A voir ainsi le poète enfoncé dans un vaste fauteuil garni de cuir et de boutons dorés, chauffer à un bon feu de bois ses pieds suspendus aux branches luisantes d'un énorme chenet en fer et recouverts de larges pantouffles, on aurait envié les heures qu'il passait de la sorte.

En effet, y a-t-il rien de meilleur au monde que de rouler dans sa tête des pensées de poésie, lorsqu'on est seul auprès d'un bon feu, que tout ce qui vous entoure est plongé dans le repos, et que la pluie tombe par torrents? C'est alors que l'on sent les douceurs du foyer, le prix du travail.

Néanmoins, maître Coppée ne paraissait pas apprécier convenablement les avantages de cette heureuse situation; sa lecture ne l'occupait que médiocrement, et de temps à autre un soupçon d'inquiétude venait se graver sur sa noble et calme figure.

C'est que, le matin même, il avait reçu de Pierre de Bello, son élève en poésie, une lettre dont le contenu le tracassait fort et qu'il relut plus d'une fois, pendant cette soirée qui s'écoulait si lentement au gré de son impatience.

Elle était ainsi conçue:

„Mon cher Docteur et révérend Maître,

„Veuillez vous trouver ce soir, à dix heures, chez vous, et vous y trouver seul; j'ai besoin de recourir à vos conseils et à vos bons offices pour une affaire de la plus haute importance, que je ne puis confier qu'à vous. Je compte sur votre amitié pour celui que vous appelez votre fils et qui vous aime comme son père.”

Et au bas était écrit: — „Pierre de Bello, de Dinant.”

— Que signifie ce mystère? se demandait le poète, et dans quel embarras se trouve le pauvre garçon pour m'écrire une lettre aussi énigmatique? Aurait-il à me demander avis pour quelque passage de la tragédie qu'il a entreprise sur la vie et le martyre du bienheureux saint Eustache? Mais pourquoi venir à pareille heure et par un semblable temps?... Enfin, qu'il arrive, et il sera le bienvenu... Pierre de Bello, mon ami, continua-t-il, tu es bien jeune, et l'impétuosité de ton caractère t'attirera plus d'une méchante affaire... Pourvu que ce ne soit pas quelque folie qui l'amène à cette heure, ou qu'il soit temps encore d'y remédier... N'est-ce pas naturel, après tout, que je m'inquiète de cette lettre sybillique? A quoi serviraient les vieillards, s'ils n'avaient à conduire l'ardeur de la jeunesse?

II.

Au milieu de ces pensées, la nuit s'avancait, et en même temps croissait l'inquiétude du vieillard; je dis vieillard, quoique Coppée ne fit qu'entrer dans sa 53^e année, mais le travail avait creusé ses tempes et blanchi ses cheveux avant le temps.

Enfin il entendit un bruit de pas s'arrêter à sa porte, puis un léger coup de marteau vint annoncer au poète qu'il ne s'était pas trompé, que Pierre de Bello arrivait enfin.

Il se leva précipitamment, et le visiteur put s'apercevoir, à l'obscurité qui envahit soudain les fenêtres, que le maître du logis comptait sur son arrivée et descendait pour lui ouvrir la porte; et c'était grandement nécessaire, car le manteau du voyageur, tout percé de pluie,

ne pouvait plus garantir la personne qu'il tenait à son bras et pour laquelle il paraissait éprouver la plus vive sollicitude.

— Dieu soit loué, dit le jeune homme, maître Coppée a reçu ma lettre et nous sommes en sûreté, car c'est un père pour moi que ce savant homme, ma belle Anna, et vous serez aussi sa fille.

— Je tremble, mon ami, répondit une douce voix de jeune fille.

Pour rassurer sa timide compagne, Pierre de Bello n'eut que le temps de presser son bras, car la porte s'ouvrit.

Denis Coppée apparut, sa lampe à la main.

— Mon bon maître, dit le jeune homme, comment pourrai-je jamais reconnaître vos généreux services? Je suis tellement sûr de votre bonté que je n'ai pas craint de venir vous demander l'hospitalité pour cette demoiselle, que bientôt j'appellerai ma femme et que j'aime plus que ma vie.

— Pierre, mon fils, répondit Denis Coppée, j'avais toujours prédit que la jeunesse et ton esprit romanesque te feraient commettre bien des fautes... Je crois comprendre; mais, quoi qu'il en soit, il serait peu généreux de ma part de vous fermer ma porte en ce moment.

Et il conduisit Pierre et sa compagne dans son cabinet, où il les fit asseoir autour de son large foyer.

— De grâce, écoutez-moi, reprit de Bello, et vous ne pourrez me condamner. Depuis longtemps j'aimais Anna de Sorée, mais sa famille est plus noble que la mienne, et ce motif était plus que suffisant pour faire rejeter ma demande... Peu leur importait, à ces parents barbares, de compromettre le bonheur de la pauvre enfant. A leurs yeux, il lui fallait un époux noble comme elle et riche surtout; mais Anna sut trouver assez d'énergie dans son amour pour résister à ces persécutions. Un époux lui était imposé par sa famille, le jour des fiançailles avait été fixé à demain, il n'y avait plus à hésiter, Anna s'est confiée à mon honneur et à ma sincère affection. Et tu ne t'en repens pas, n'est-ce pas, ma douce Anna?

— Oh! non, soupira la jeune fille.

— Demain, reprit Pierre, elle gagnera le duché de Luxembourg où j'irai la rejoindre pour faire bénir notre union, puis nous irons en France et là du moins nous pourrions trouver le bonheur.

— Crois-tu donc, jeune homme, qu'on puisse être heureux dans de pareilles circonstances?... en poussant une jeune fille à se révolter contre le vœu de sa famille, à fuir le foyer paternel, qu'elle ne doit plus revoir?... Non, non! en vérité, je te le dis...

— Notre amour nous servira de patrie, nous fera tout oublier... Mais, mon vénérable maître, seriez-vous fâché contre moi?

— Je me suis expliqué assez nettement, je pense. Mais sache, en tout cas, que l'homme qui trompe une jeune fille est un lâche et un infâme, et que, quoi qu'il arrive, toi, Pierre de Bello, tu ne dois pas abandonner celle que tu as poussée dans une voie...

— Oh, maître, pouvez-vous craindre que j'oublie mon amour et mes serments... Qu'en penses-tu, mon Anna?

Et la jeune fille sourit, en pleurant, à celui pour lequel elle avait abandonné sa famille.

— Dieu me garde d'avoir cette pensée, mon fils, car tu sais que je t'aime. Mais que voulez-vous faire, mes pauvres enfants? Aller en France? la misère, à défaut de remords, saura bien vous y atteindre. Il est vrai que tant que le vieux Denis Coppée vivra et que les libraires de Liège et de Rouen achèteront ses tragédies, vous ne manquerez de rien. Mais pour arriver au but, il faut de la prudence, et c'est moi qui en aurai pour vous, puisque je vois bien que je n'obtiendrai rien en vous parlant le langage de la raison. D'un autre côté, mademoiselle est trop fatiguée pour pouvoir continuer sa route. Ce soir, tu tâcheras, toi, de gagner la frontière du Luxembourg, et d'y trouver un asile. Pour le reste, j'aviserais... j'ai mes desseins...

— Me séparer de mon Anna!

— Craignez-vous donc, M. le jaloux, de me confier sa garde, quand il s'agit de votre tranquillité? Vraiment, l'amour, c'est l'égoïsme à l'état d'enthousiasme. Et vous, ma belle enfant, aurez-vous plus de courage?

— Je me soumettrai à ce que vous exigerez dans notre intérêt mutuel.

— A la bonne heure ! Ainsi, mon ami Pierre, tu vas te remettre en route après avoir séché tes vêtements. C'est demain seulement qu'on connaîtra l'évasion de ta fiancée; donc, en partant demain matin, nous aurons une journée d'avance sur ceux qui se mettront à votre poursuite.

— Puisque vous le voulez, mon père.... Mais songez que je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde.

— Je t'engage ma foi de bon chrétien que vous n'aurez tous deux qu'à vous louer de moi, que vous pouvez compter sur mon dévouement à vos intérêts.

Les jeunes gens se dirent au revoir, et malgré la gaieté que notre excellent homme voulait jeter dans cette séparation, un secret pressentiment leur annonçait des dangers qu'ils s'efforçaient de repousser comme imaginaires, et qui pourtant n'étaient que trop réels....

Enfin Pierre de Bello s'éloigna non sans recommander à son vieil ami d'avoir bien soin d'Anna et de prendre sans tarder la route de France.

Le vieillard promit tout ce qu'il voulut.

III.

Le lendemain, le ciel était sans nuages et le soleil, brillant à l'horizon, promettait une belle journée; déjà une petite voiture attelée d'un cheval suivait la route de Dinant; sur le devant du véhicule était assis maître Coppée, transformé en Phaéton, comme il le disait lui-même, et à côté de la tête blanche du poète, on apercevait la tête blonde et le visage rose de la jolie Anna.

Le bon Denis Coppée se plaisait à causer avec cette jeune fille et trouvait dans ses réponses un charme qui lui faisait oublier l'ennui du voyage.

Ils approchaient d'un endroit où la route se bifurquait, d'un côté dans la direction de la frontière du duché de Luxembourg, de l'autre dans celle du château qu'habitaient les parents d'Anna.

Quel était le projet du poète? Pour ceux qui connaissaient sa haute raison et sa parfaite honnêteté, la question ne pouvait être douteuse. Il comptait sur son éloquence pour arranger les choses avec le vieux seigneur de Sorée, qu'il connaissait de longue date.

Tout-à-coup, la voiture se trouva en face de trois cavaliers armés, et à la boue qui couvrait leurs vêtements, à la sueur qui inondait leurs chevaux, on voyait qu'ils avaient fait une longue course.

A leur aspect, Anna se rejeta en arrière en poussant un cri d'effroi.

— Nous sommes perdus, ce sont mes frères ! Plutôt mourir !

Avant que maître Coppée eût eu le temps d'aviser à un expédient, les cavaliers l'avaient forcé d'arrêter.

Il allait s'expliquer, lorsque l'un d'eux demanda brutalement à voir la femme qui se cachait dans la voiture.

— D'abord, dit-il avec fermeté, je suis bourgeois de la ville de Huy, et je ne reconnais à personne le droit de visite et d'interrogations semblables, sauf aux autorités légales.

— Notre droit, reprit l'un des survenants, est dans la force. Mais nous voulons bien te dire que nous cherchons une femme qui s'est échappée de notre maison et qui a déshonoré notre famille; tu n'as donc rien à craindre si la femme qui se cache à nos yeux, n'est pas l'infâme qui a déserté la maison de notre père pour suivre un misérable faiseur de vers et de fables.

Cette attaque contre les poètes mit Denis Coppée au comble de l'indignation, et sans plus réfléchir, il s'écria :

— Ah, c'est ainsi!... Eh bien, il ne sera pas dit qu'un bourgeois ait cédé à une semblable sommation; si vous êtes porteurs d'un ordre des bourgmestres et échevins, je me soumettrai, sinon, non !

— Sur mon âme, cette observation est surprenante, reparti un autre cavalier, mais nous verrons bien.

En disant ces mots, il descendit de cheval pour aller faire sa perquisition et vérifier les soupçons que faisait naître la conduite de Coppée, lorsque ce dernier, lançant un vigoureux coup de fouet à son cheval au moment où le cavalier s'approchait, la voiture partit comme un trait et renversa dans la boue l'audacieux assiégeant.

Au même instant, deux coups de pistolet se firent entendre, et Denis Coppée, blessé à la poitrine, laissa échapper les rênes de son cheval, qui bientôt fut forcé de s'arrêter devant les autres cavaliers qui barraient la route.

Quelques coups d'épée eurent bientôt mis fin aux gémissements du pauvre poète. Enfin, la femme qui se cachait descendit de la voiture; ses vêtements étaient souillés de sang.

C'était bien Anna, la fiancée du faiseur de vers, la femme qui avait quitté la maison paternelle et qu'ils cherchaient depuis la veille. Mais la pauvre enfant était folle, elle parlait d'un mariage et de fêtes, riant et pleurant tour à tour. N'était-ce pas une faveur du Ciel? Du moins elle ignorait l'étendue de son malheur.

Elle suivit donc sans résistance ses frères qui l'emmenèrent sur un de leurs chevaux.

Quelque temps encore, le cheval de maître Coppée continua son chemin, jusqu'à ce que des passants, le voyant abandonné, trouvèrent dans la voiture un cadavre couvert de blessures.

Ainsi, le poète tragique devait finir ses jours dans une réelle et lamentable tragédie, amenée par son excellent cœur et son noble caractère.

Quant à Pierre de Bello, après avoir attendu deux jours, il ne put résister à son impatience; il se hasarda à retourner à Huy. Là, il apprit la mort de son maître, la folie de sa fiancée, la belle Anna, et voyant que tout espoir de bonheur était perdu pour lui, il se livra à la poésie avec une nouvelle ardeur; le travail seul procura quelque adoucissement à ses chagrins. Notre pays dut à ces circonstances un grand nombre de pièces destinées au théâtre et qui eurent un grand succès. Parmi ces productions on remarque : „Jugurtha ; — La vie et le martyre de Saint Etienne, tragédie en cinq actes et en vers ; — un éloge de Sainte Cécile," aussi en vers, et un grand nombre de pièces fugitives où respire un profond sentiment de douloureuse tendresse.

CH. DALG.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Ceci s'adresse aux mères de famille :

Un grand nombre d'enfants, surtout ceux qui sont mal soignés, ou qui ont des croûtes à la tête, ont les ganglions lymphatiques du cou et de la mâchoire engorgés; d'abord petits, ronds, roulant sous le doigt, ils acquièrent quelquefois un volume considérable et peuvent finir par se résoudre en abcès froids (adénites.)

Comme ils ne sont le plus souvent que l'expression d'une constitution lymphatique ou débilitée, on les combat par les toniques et par les préparations iodurées à l'intérieur et en frictions, en même temps qu'on entoure l'enfant de toutes les précautions possibles (exercice au grand air, chambre à coucher saine, aérée, matelas de crin). On lui donne des aliments très-nourrissants (viandes, œufs, café), des ferrugineux (iodure de fer) du lacto phosphate de chaux associé à l'extrait de ciguë, et des tisanes de houblon ou de feuilles de noyer additionnées de quelques gouttes de la solution iodurée suivante : — iodure de potassium, 5 gr.; teinture d'iode, 10 gr.; eau, 200 gr. En frictions et en compresses. — A l'intérieur, à la dose de 5 à 15 gouttes, suivant l'âge, par verre d'eau sucrée, matin et soir. Augmentez progressivement.

L'engorgement des ganglions de l'aîne chez les adultes se lie souvent à une plaie du pied ou de la jambe, ou il est la suite d'un excès de fatigue. On le traite par le repos et les cataplasmes émollients.

E.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

LA NOËL DANS LA FORÊT.

Il existe, dans la Forêt-Noire, à propos de la Noël, une poétique tradition qu'un auteur allemand, Elise Polko, a recueillie, et que nous allons reproduire en partie :

L'auteur, après nous avoir représenté, dans une charmante fiction, les arbres conversant entre eux, nous parle du sapin :

„Au milieu de tous ces heureux, il y a un solitaire, un arbre muet et obscur et dont les feuilles n'ont pas la faculté de se mouvoir : c'est le sapin, avec ses petites aiguilles pointues. Les bras ouverts, il semble un asile de miséricorde; l'envie n'a point trouvé accès dans son cœur, et cependant il est triste et mélancolique. Au milieu de ses compagnons feuillus, on dirait un abandonné. Rarement l'oiseau se repose sur ses branches, qui ne lui offrent ni ombre, ni fraîcheur; les abeilles, les bourdons, les hannetons, les insectes s'éloignent de lui; il est seul au printemps, seul en été, seul pendant l'automne; mais quand arrive l'hiver, il ne tremble pas, lui, à son approche, et sourit mystérieusement. Le cruel destructeur ne peut rien contre lui. La bonté divine a donné à chaque créature sa dose d'amertume, mais à côté de cela des compensations: l'heure joyeuse du sapin sonne la nuit du 25 décembre.

Tous les ans, à pareille date, un ange descend sur la terre; il parcourt chaque forêt, dépose un baiser sur chaque sapin et le couvre d'une nuée de fleurs. Il est consacré désormais; l'oiseau qui a échappé aux intempéries de la saison cherche un refuge sous ses branches muettes, qui, à minuit, entonnent un chant céleste, que toute la forêt entend, et tout ce qui a conservé un souffle de vie se réveille au son de cette musique étrange. Les pauvres petits oiseaux que l'homme retient captifs dans des cages, entendent aussi l'harmonie du sapin, ils se révoltent derrière leurs barreaux dorés, battent des ailes et maudissent leur captivité. Les feux-follets qui dorment aux alentours viennent se grouper autour du sapin et danser la ronde. La neige pétille et suspend des boucles-d'oreilles en forme de stalactites aux branches du sapin, la lueur des feux-follets en fait des diamants; le vieux corbeau ne peut en croire ses yeux, il admire l'arbre scintillant, et instinctivement il se laisse aller aux dévotions de Noël. Alors, comme une boîte à surprise, le sapin s'entr'ouvre, la semence tombe de tous côtés, des fleurs, des fruits inondent le sol, il y a des dons pour tous. Quelle joie pour chacun ! Le moineau veut babiller, son bec est plein de friandises; l'épervier et les autres oiseaux de proie s'humanisent et remercient l'arbre bienfaisant; la mousse tressaille, les autres arbres soupirent dans leur rêve et versent des larmes de leurs branches veuves. Et les voix des sapins chantent jusqu'à l'aurore, et le bon Dieu dans le ciel sourit, en écoutant les accents du joyeux Noël dans la forêt.”

(Trad. d'ERNESTINE VAN HASSELT.)

A PROPOS DE L'AGITATION ANTI-SÉMITIQUE EN ALLEMAGNE.

On sait qu'un grand mouvement „anti-sémitique” a lieu en ce moment en Allemagne et a retenti jusqu'au sein de la représentation nationale. En présence de cette agitation, qui tend à créer aux Juifs une situation exceptionnelle dans l'Etat, nous croyons que l'aperçu historique qui va suivre sera lu avec intérêt :

De tous les anciens législateurs, il n'en est aucun qui se soit saisi plus énergiquement que Moïse de l'argile humaine, pour la pétrir et la mouler. Il parlait au nom de la Divinité, avec laquelle il conversait parmi les tonnerres du Sinaï; et quand, au sortir de ces redoutables entretiens, il apparaissait aux enfants d'Israël, il était à l'aise pour disposer de toutes leurs

actions; pour régler souverainement les existences. Aussi rien n'échappe à ses commandements; dans quels détails n'entre-t-il pas touchant les sacrifices, les mariages, les aliments, les ablutions, les nécessités et les infirmités de

la nature humaine! Pour séparer son peuple de tous les autres peuples, il marque ses actions et ses coutumes d'un sceau particulier. Il fait plus, il réprime violemment les penchants de ce peuple, surtout le plus puissant

de tous, ce penchant irrésistible à l'idolâtrie contracté dans la terre d'Egypte.

Les mœurs patriarcales avaient naturellement formé la tribu, Moïse la reçut d'elles et en fit la base de la société qu'il instituait. Chacune



RÊVES DE JEUNESSE, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. ALFRED DE GURZON.

de ces tribus était réellement une petite société qui se gouvernait par ses chefs de famille et ses vieillards, et qui se considérait comme entièrement libre à l'égard des autres. Moïse fit tout ce qu'il put pour les grouper en corps

de nation; il s'efforça de modeler l'unité du peuple juif sur l'unité de Jéhovah; mais, malgré tous ses efforts et même tous ses succès, la vie individuelle des tribus subsista, et après s'être à grand-peine ralliées autour de David,

elles brisèrent sous son petit-fils le lien passager qu'elles avaient accepté pour un jour.

Les anciennes mœurs hébraïques étaient

pastorales, Moïse voulut les rendre surtout agricoles. Autour de lui erraient dans le désert des populations vagabondes, vivant de brigandages; il voulut séparer fortement son peuple de l'errant Ismaël. En masse, il parvint à ce double but; il fixa sur le sol la tente de l'Hébreu, et l'y enchaîna par le lien de la propriété.

On sait que le législateur des Hébreux, dont la pensée dominante était la stabilité, la fixité dans les conditions des particuliers, et qui ne voulait pas du commerce et de l'industrie, qui n'admettait dans sa cité politique que la religion, l'agriculture et la guerre, avait partagé d'avance la Terre Promise en un certain nombre de lots semblables, égal à celui des familles. Le véritable propriétaire de cette terre était Jéhovah; l'Hébreu qui la cultivait n'était que son fermier.

La propriété territoriale ainsi constituée, il s'agissait de maintenir l'égalité de fortune entre les Juifs, pour que tous fussent égaux sous le niveau de Dieu et de sa loi. Pour les maintenir dans cet état, il déclara inaliénables ces biens partagés également entre tous; il permit

seulement de les vendre ou plutôt de les engager pour un temps, mais ce temps ne pouvait dépasser un demi-siècle, car après cet intervalle revenait l'année du jubilé, qui devait rendre à chacun la possession de son bien, et rétablir ainsi l'égalité.

Mais le génie prophétique de Moïse avait compris que cette œuvre si forte n'était pas à

Judée, la civilisation commence à jeter ses racines au milieu d'eux. De nouvelles mœurs nécessitent cette nouvelle forme de gouvernement que la sagesse de Moïse avait prévue. Et si un chef guerrier convenait à Israël errant dans le désert comme une caravane, ou campé sur son nouveau territoire, Israël, établi d'une manière stable au sein de ses

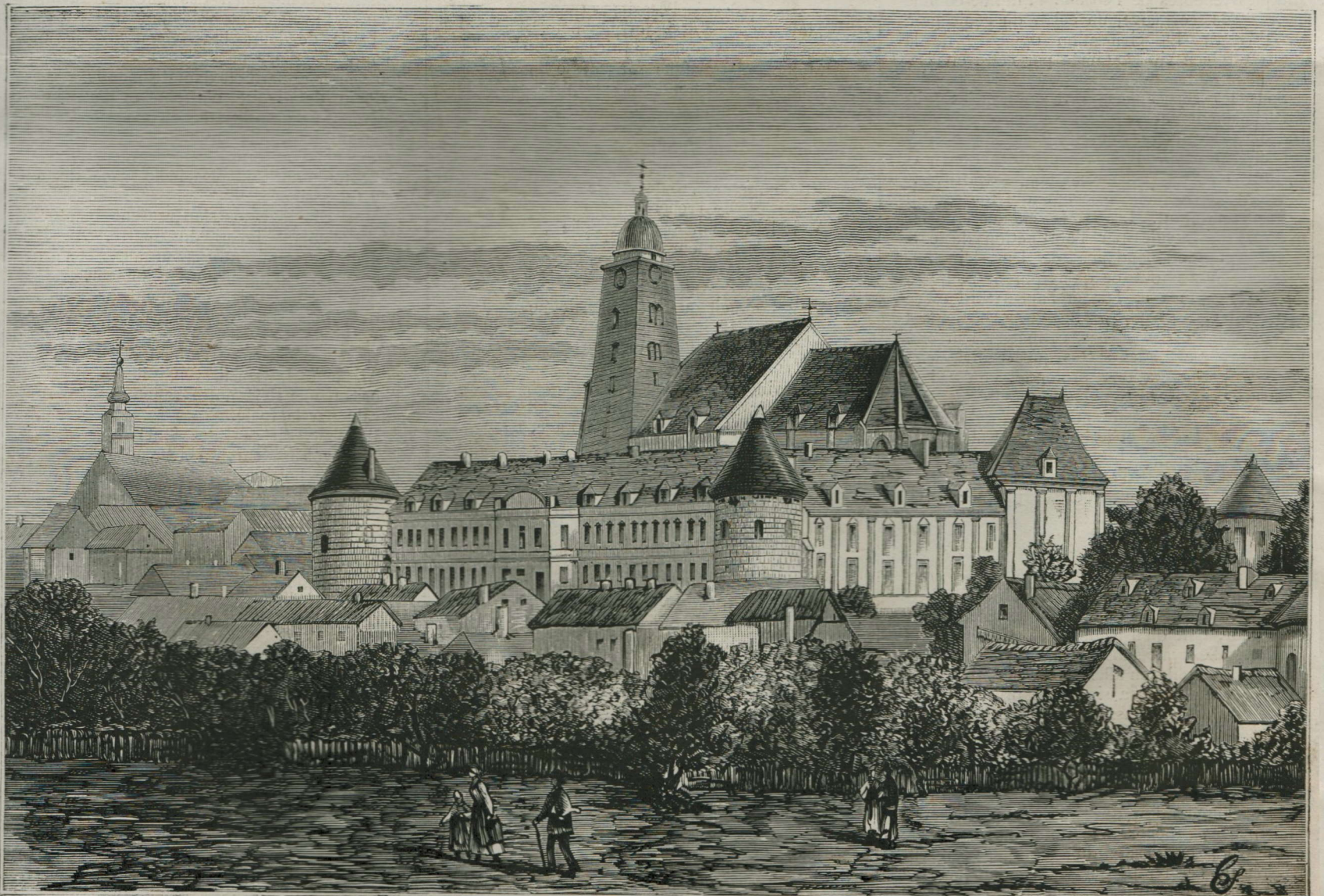
l'abri des vicissitudes humaines; qu'un jour, son peuple, séduit par l'exemple, voudra un roi comme le reste des nations. Qu'exige-t-il? Si les Juifs veulent un roi, qu'ils le prennent, mais qu'ils le prennent parmi eux; que ce roi ne soit pas un étranger. C'est ainsi qu'avec une profonde sagesse et une indépendance d'esprit supérieure, il fait la part de la contagion pour l'arrêter et sauver du naufrage tout ce qu'il peut en sauver, la nationalité d'Israël.

**

Les Hébreux ont le sol à gagner et à maintenir. De là ces guerres acharnées. Ils ne sont pas encore complètement organisés en corps de nation; mais, quand le moment est venu, quand ils se sentent maîtres du terrain et assis sur le sol de la



UNE MAISON D'AGRAM APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE.



AGRAM AVANT LE TREMBLEMENT DE TERRE.

viles, au milieu de ses champs, de ses troupes, a besoin d'un roi. Les anciennes mœurs dont Samuël était l'interprète y répugnaient; mais les temps étaient changés, et lui-même fut contraint de céder. Sous Saül, c'est la guerre qui domine encore dans les mœurs juives; sous David, les arts de la paix se développent, la poésie est sur le trône; les habitudes du luxe oriental commencent à entourer le trône. Salomon enfin s'environne d'une incroyable magnificence, bâtit, outre le Temple, des palais, des jardins somptueux, couvre la mer de ses flottes, enrichit Jérusalem des trésors d'Ophir, et vit comme un roi de Babylone. C'était trop s'écarter de la tradition et des vieilles mœurs. Du jour où Salomon tomba aux pieds des idoles, il prosterna avec lui la majesté d'Israël, qui ne s'en est jamais complètement relevée. Il se repentit, mais il était trop tard, son règne avait porté le coup, et le lendemain de ce règne, l'unité juive telle que Moïse l'avait faite, fut brisée.

* *

Et maintenant c'est l'esclavage qui retrempera les Juifs; c'est lui qui, courbant les tribus sous sa verge de fer, les réunira dans une même oppression et une commune douleur. Pour atteler ensemble Israël et Juda, le joug de Moïse n'avait pas suffi; il fallut le joug et la main pesante du vainqueur.

A travers toutes ces vicissitudes, la loi a toujours été, au milieu du peuple, personnifiée dans les prophètes qui en sont l'expression vivante; toujours ils ont averti leurs frères de corriger leurs mœurs dont la perdition a entraîné la perte de leur loi. Après la captivité, ce furent d'incroyables et touchants efforts pour retrouver cette ancienne loi, pour reconstruire l'ancien peuple du Seigneur, pour se reprendre aux mœurs et aux traditions des aïeux.

Mais bientôt le glaive d'Alexandre fendit les antiques ténèbres de l'Orient, et rapide comme la lueur de ce glaive, un éclair du génie grec les traversa. La civilisation opiniâtre de la Judée fut bien vite entamée par cette civilisation pénétrante.

Sous les successeurs d'Alexandre, les Juifs s'hellénisèrent, et leur loi se corrompit tous les jours davantage. Sous les Macchabées, il y eut un retour prodigieux d'esprit national, et la Judée se crut revenue au temps des Juges.

Enfin les Romains, devant qui tout devait tomber, parurent. Les Juifs choquèrent les maîtres du monde par l'obstination de leurs mœurs et l'indépendance de leur loi. Les Romains firent tout ce qu'ils purent pour dénaturer les unes et fausser l'autre; l'Iduméen Hérode les servit par ses intrigues; cependant les Juifs ne cédèrent pas, et malgré leur état misérable, malgré les sectes qui les divisaient, malgré les altérations profondes qu'avaient subies leurs croyances, leurs mœurs et leur constitution, ils résistèrent. On vit qu'il fallait en finir avec eux, et les détruire. Cela même fut impossible. On brûla Jérusalem, on massacra des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants; on ne put tuer le peuple: il vit encore!...

* *

Jérusalem tombée, une nouvelle ère commença pour le Juif, une ère d'exil et d'asservissement. Cette condition malheureuse influa sur la loi; tant qu'il avait été séparé des autres peuples, elle avait subsisté dans son intégrité; maintenant qu'il s'en allait proscrit à travers le monde, elle perdit sa simplicité primitive, elle se défigura. Alors aussi les Juifs connurent et subirent d'autres lois sur lesquelles leurs mœurs n'avaient point de prise. Ce furent les lois de leurs maîtres, les lois du pays qui leur vendait un précaire asile. Ces lois de l'oppresser firent partout l'immoralité du peuple opprimé, et si l'on peut reprocher aux Juifs du moyen-âge des mœurs sordides, on doit dire que ce furent les lois de ces temps qui les condamnèrent à ces vices. Partout de leur état-civil dépendirent et leur genre de vie et les mœurs qu'ils adoptèrent. Chez les Maures d'Espagne, où leur sort était assez doux, ils cultivèrent les lettres

au point de négliger le commerce, mais dans les pays comme la France, l'Angleterre et la Belgique, où ils étaient fort mal vus, ce fut pour eux une nécessité de se vouer à de moins nobles occupations, de se livrer à l'usure.

En les excluant du droit commun, on leur interdisait la propriété territoriale qui a besoin de garantie, et ainsi la législation féodale les poussa vers un genre d'existence qui était tout-à-fait l'opposé de leurs mœurs antiques et de l'esprit de leur loi; car ces mœurs étaient précisément ce qu'on ne pouvait souffrir chez les Juifs agricoles et guerriers, et l'intérêt de l'argent dont on les forçait à tirer leur seule richesse, était proscrit par les lois de Moïse.

La législation qui pesait sur eux en était donc venue à leur donner des mœurs directement contraires à celles que leur avait faites leur antique loi; voilà pourquoi ils acceptèrent, avec une ardeur désespérée, la seule ressource qu'on leur laissât. Ainsi, le reste s'explique facilement.

A.

BONHEUR ET MALHEUR.

Bonheur et Malheur sont deux frères,
Mais ennemis;
Fortune et Hasard sont leurs pères,
Mais sont amis.
Malheur, à la figure noire,
Fut peu fêté;
Bonheur fut, comme on peut le croire,
L'enfant gâté.
Le couple eut à peine atteint l'âge
Où l'on s'instruit,
Qu'au collège du voisinage
Il fut conduit.
Malheur avait fort bonne tête,
Et de l'esprit;
Mais Bonheur était un peu bête,
Et rien n'apprit.
Malheur à travailler sans cesse
Fut condamné;
Monsieur Bonheur à la paresse
Fut destiné.
Pourtant dame Philosophie
S'en enticha,
Et pour époux toute la vie
Le rechercha.
Mais las! Bonheur de la Folie
S'amouracha.
Malheur ne plaisait à personne,
Il était laid,
Mais l'orgueil que le savoir donne
L'en consolait.
Qu'arriva-t-il? Bonheur, peu sage,
Bientôt vieillit;
Il devint timide, volage,
Il s'amollit;
Mais Malheur, en butte à l'orage,
Point ne faiblit;
Il vainquit tout, et son courage
L'enorgueillit.
Pourtant, enfin, au mariage
Chacun pensait,
Pour charmer les ennuis de l'âge
Qui s'avancait:
Bonheur épousa l'Inconstance,
Il en maigrit;
Malheur, qui plut à l'Espérance,
Enfin sourit.

H. DE JÉVIGNÉ.

LES DÉFAUTS MUTUELS.

Les jeunes gens, pour l'ordinaire,
Racontent ce qu'ils font d'un air très-satisfait;
Les vieillards tout ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

F. M.

CE QUE ME DIT MON PIANO.

C'est à toi, musique, aimable consolatrice, que s'adressent ces paroles intimes. — Car, n'est-ce pas à toi que j'ai recours lorsque je me trouve seule, isolée? Tu me fais oublier le monde, ses soucis, son dédain, ses railleries, son mépris, sa froideur et toute son amertume.

Lorsque le soleil se couche et que je rentre, lasse d'une journée de travail, n'est-ce pas toi qui m'attends, toi, le meilleur, le seul véritable ami, mon piano chéri? Parfois mélancolique, bien que gaie de caractère, je pose les doigts sur tes touches si aimées, si bien connues...

Et comme nous causons familièrement ensemble, pendant que les dernières lueurs du crépuscule et des bouffées de parfums printaniers pénètrent dans ma chambre, par la fenêtre ouverte toute large!

Je puis tout confier à ce fidèle compagnon. Je lui raconte les chagrins et les joies, les contrariétés et les bonheurs de cette vie. Cependant, il les connaît mieux que moi-même. En effet, combien d'autres, à mon exemple, ne sont-ils pas venus confier à ces cordes harmonieuses les plus secrètes pensées de leurs cœurs?

Que d'images variées n'a-t-il pas évoquées devant moi, pendant ces soirées bénies, et que de sentiments divers n'a-t-il pas fait naître dans mon âme!

I.

Mon entrée dans le monde.

„Le maître jeta un dernier regard d'orgueilleuse satisfaction sur la plus récente de ses créations. Puis, il referma avec précaution le couvercle de l'instrument dont le mécanisme lui avait coûté bien des jours de travail. Les ouvriers avancèrent vaillamment la main, et, à l'aide de leurs bras vigoureux, je quittai bientôt l'atelier, mon lieu de naissance, pour faire mon apparition dans le monde.

Plein de dignité, d'attente et d'espoir, j'entraî dans la grande salle où mes prédécesseurs se trouvaient déjà installés, et, grâce à mon vêtement d'un brun satiné, grâce aussi à ma taille imposante, la plus belle place du milieu m'y fut assignée.

Mes compagnons s'aperçurent bientôt que j'étais l'enfant favori du maître. Aussi, dès mon entrée, se mirent-ils à murmurer et à grogner avec une véritable mauvaise humeur.

Ainsi placé majestueusement au milieu des autres, plus d'une pensée étrange me vint. Car, je dois l'avouer, je vis et j'entendis des choses bien curieuses et bien extraordinaires.

A peine le soleil venait-il de se lever à l'horizon que déjà notre sanctuaire se trouvait envahi par la foule.

Il fallait voir ce va-et-vient!

Mes voisins eurent bien à faire. Les couvercles de bois se rejetaient en arrière, et des mains créatrices firent jaillir de mes compagnons bipèdes, tripèdes et quadrupèdes leur trésor de mélodie. C'étaient des valse, des marches funèbres, des hymnes religieuses, auxquelles se mêlait parfois quelque chanson d'amour. Tout cela se confondait comme dans un tourbillon. Rarement vous eussiez entendu l'adagio venant pleurer ou gémir, plus rarement encore le scherzo faisant entendre les éclats de son rire moqueur. Moi, j'écoutais avec ravissement, avec humilité, essayant de pressentir la haute destinée de mes compagnons.

Par moments, en voyant s'approcher de moi l'un ou l'autre de ces mortels affairés, je lui jetais un regard suppliant et tout illuminé d'espoir. Mais hélas! c'était en vain. Mes touches blanches et polies restaient muettes. Pas une main qui se décidât à les faire parler.

Je pensai alors en moi-même: Combien d'infortunés est-il en ce monde qui, semblables à moi, se préparent au combat, et qui sont bien loin d'obtenir le succès qu'ils espèrent et qu'ils méritent peut-être!

En un mot, j'entrevis avec amertume et découragement la triste destinée qui semblait m'être faite.

Bien avant dans la soirée, se présenta un dernier visiteur. Il avait l'air aussi simple que modeste. Mes compagnons s'inclinèrent respectueusement à son aspect, et mon maître l'accueillit comme un artiste du plus grand mérite. Aussi mes cordes ne purent-elles s'empêcher de pousser un soupir de satisfaction et d'inquiète attente lorsque l'étranger, me considérant avec attention, s'approcha de moi. Presque au même instant, je sortis du sommeil de mort auquel je semblais voué.

Le groupe sonore des accords se réveilla en moi. Ils jaillirent avec une puissance prodigieuse et se répandirent en flots de mélodies.

Tous mes compagnons applaudirent, tandis que moi je continuais à résonner puissamment sous les doigts du virtuose avec la conscience de ma nouvelle destinée."

Le piano se tut... Et moi, toute pensive, je répondis à ce langage si simple:

N'est-ce pas ainsi qu'au milieu du monde dorment, dans l'âme du poète, ces cordes harmonieuses qui ne demandent qu'à vibrer ?

Elles craignent de rester éternellement muettes jusqu'à ce que, soudain, une force supérieure les anime et révèle leur existence.

II.

Deux jeunes virtuoses.

„Bien des années, reprit l'instrument, se sont écoulées depuis cette mémorable soirée, mais le souvenir, ce charmant trait d'union entre le passé et le présent, en est resté fidèlement gravé dans ma mémoire.

Je me trouvais posé sur la haute estrade d'une vaste salle de concert toute resplendissante de lumières. Une foule compacte y était déjà réunie et attendait avec impatience une nouvelle apparition annoncée avec un certain éclat. Voilà que tout-à-coup la porte s'ouvrit à deux battants, pour livrer passage à deux charmantes jeunes filles, le violon à la main.

L'aînée avait l'air sérieux et réfléchi. La plus jeune, au contraire, avait dans la physiognomie quelque chose de malin et d'espiègle.

Le public accueillit avec une vive sympathie ces deux gracieuses enfants. Thérèse promenait sur l'assemblée ses grands yeux noirs et interrogateurs, tandis que Marie secouait d'un petit air narquois et mutin sa jolie tête bouclée.

Tous les regards étaient fixés sur les deux archets qui, semblables à des baguettes magiques, brillaient dans ces petites mains blanches, et le duo des deux sœurs commença. C'étaient des accords d'une douceur et d'un sentiment exquis, des passages de vélocité, de sémillantes variations, puis des mélodies d'un charme incomparable. Les plaintives élégies du rossignol, les chants vifs et joyeux de l'alouette, les rythmes plus lents et plus tendres du bouvreuil, tout cela se réunissait et se mêlait avec une harmonie délicieuse. Aussi la foule applaudit-elle avec enthousiasme au talent des deux jeunes artistes.

La musique a cessé, les applaudissements ont fait silence. Mais je n'oublierai jamais le regard si expressif de Thérèse, et je revois sans cesse, dans ma mémoire, passer et repasser la douce image de Marie, qui, vêtue de sa robe blanche, le sourire sur les lèvres, semblait une sémillante sylphide. Je reconnus que la nature, dans ses vues sublimes et mystérieuses, avait formé le plus admirable ensemble à l'aide de ces deux contrastes et par l'union de ces deux sœurs, l'une douée d'une âme si pensive, si recueillie, si mélancolique, l'autre si pétillante d'animation, de vivacité et de grâce.

Si, parmi ceux qui liront un jour mon histoire, il en est un qui ait rencontré dans le monde ces âmes charmantes et qui ait subi le prestige de leur musique, eh bien! qu'il aille à Paris, qu'il se dirige vers le cimetière du Père-Lachaise, ce vaste royaume des morts, et son pied s'arrêtera devant un tertre qui ne compte qu'un petit nombre d'années.

Qu'alors il prête l'oreille, et il croira dans

son âme entendre encore les accents d'une musique bien douce et bien connue, qu'il prendra pour l'écho d'un souvenir lointain. Il ne se trompera point; ce sera la complainte de Thérèse. Quant au joyeux scherzo d'autrefois, il ne rit plus, il ne badine plus. Car Marie, semblable à une muse en deuil, orpheline de cette autre elle-même, pleure et répète sur cette tombe si chère, une pieuse élégie à la mémoire de celle qu'elle a tant aimée et qui, hélas! n'est plus."

(A continuer.)

LE COUP DE CRAVACHE, ou TOPEE-LE-MULATRE.

PREMIÈRE PARTIE..

XXIV.

Le palais de la ville de Putpur, capitale de ce petit royaume de Khalsar qui maintenant encore porte un défi à la puissance britannique, se composait d'une longue rangée de bâtiments pittoresques, dans le style oriental, ornés de fontaines, de pavillons soutenus par des piliers de marbre, de spacieuses vérandahs, de galeries offrant une promenade longue d'un mille au moins. Il était entouré de vastes jardins qui présentaient aux regards une variété d'arbres et de fleurs choisis, ainsi que des lacs sur lesquels se trouvaient de jolies petites barquettes. En un mot, ce palais était un séjour enchanteur.

L'intérieur présentait un aspect également magnifique; on n'y voyait que pavés de marbre, murailles et plafonds ornés de mosaïques; les appartements étaient spacieux et élevés; l'ameublement était en bambou vernissé et doré; il y avait aussi plusieurs divans luxueux garnis de riches étoffes de soie.

On y admirait différents objets précieux, qui annonçaient que la civilisation occidentale avait passé par là, introduite sans doute dans ce séjour des princes de l'Orient par un missionnaire anglais, qui était devenu le premier ministre de la jeune reine et qui continuait à être le conseiller de la souveraine actuelle.

Le matin du jour qu'Elliot et Bathurst s'étaient mis en route pour le palais royal, il se passa dans les murs de ce palais une scène que nous allons raconter à nos lecteurs.

La salle du trône, assez vaste pour qu'un régiment de soldats pût y circuler à l'aise, présentait un tableau d'une rare splendeur. Ses fenêtres étaient ouvertes au large pour y admettre la brise matinale; d'une fontaine, placée au centre de la salle, jaillissait un jet d'eau qui retombait en écume de cristal dans un immense vase de marbre blanc sculpté, et de riches divans étaient rangés le long des murailles.

Le trône royal, surmonté d'un dais, était construit en or le plus fin et se trouvait placé sur une large peau de lion.

Cet appartement était celui dans lequel la Begum blanche recevait ses sujets et écoutait leurs réclamations.

Il n'y avait que peu de mois qu'elle gouvernait ce petit et opulent royaume; mais sa justice, sa bonté, son humanité, lui avaient déjà acquis l'amour de son peuple.

A un moment donné, les portes battantes de la salle s'ouvrirent au son de la trompette, et la cour entra.

Le missionnaire anglais, conseiller de la reine, portant une baguette en ivoire à la main, marchait en avant.

C'était un homme à l'aspect vénérable; ses traits, d'une grande maigreur, étaient calmes et dignes; ses cheveux blancs descendaient jusque sur ses épaules.

Derrière lui apparurent deux dignitaires in-

digènes, portant des verges dorées: c'étaient aussi deux conseillers.

Ensuite vint la Begum blanche, accompagnée d'une jeune fille de son âge, également blanche.

Puis d'autres dignitaires, tous splendidement vêtus, survinrent, pendaat qu'on battait les „tams-tams" et les „gongs" à l'extérieur pour annoncer à toute la ville que la reine était dans sa salle d'audience et que ses sujets pouvaient paraître en sa présence.

La Begum blanche monta les degrés du trône d'un pas lent, et sa suite l'entoura.

A sa droite se plaça le missionnaire, et à sa gauche la jeune fille qu'elle appelait sa sœur.

La reine paraissait avoir vingt ans à peine; elle était d'une beauté rare et digne en tous points d'être adorée par ce peuple à la peau bronzée.

Elancée comme un jeune palmier, gracieuse au-delà de toute expression, elle avait les cheveux dorés des filles de l'Angleterre, et ses grands yeux doux et pensifs, bordés de cils noirs, paraissaient tantôt bleus, tantôt noirs, suivant les impressions qu'elle éprouvait.

Elle portait sur la tête une couronne dont les diamants et les rubis étincelaient comme autant d'étoiles. Sa robe blanche et transparente était chargée de broderies d'or, et sa taille délicate était entourée d'une ceinture d'or flexible, terminée par des glands composés de grosses perles orientales.

Avant son avènement au trône, elle portait le nom de „princesse Sinda." Sa compagne, qu'on appelait souvent sa sœur, était qualifiée de „princesse Maya." Elle était évidemment Anglaise, ainsi que la Begum. C'était une charmante créature, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux manières doucereuses et pleines de grâce.

Quand elle n'était pas en présence de la Begum blanche, la princesse Maya passait pour une beauté, mais dès que la jeune reine apparaissait, les attraits de sa compagne étaient éclipsés, ainsi qu'une étoile qui pâlit devant le soleil.

La Begum avait à peine pris possession de son trône, quand une espèce de tumulte se fit entendre au dehors, et un indigène, suivi d'un grand nombre de serviteurs, entra dans la salle.

Le nouveau venu, un haut dignitaire, ainsi que son costume l'annonçait, portait au côté une épée, enrichie de diamants, et sur la tête une couronne ornée de pierres précieuses.

C'était le frère de la jeune reine, le rajah Wanssee. Vivement irrité d'abord de ce que sa sœur avait désigné la princesse Sinda, pour lui succéder, il avait soulevé le peuple contre la jeune souveraine. Cependant, comme il aimait la Begum blanche, il espérait monter sur le trône, en devenant son époux.

A l'aspect du nouveau venu, le missionnaire fronça les sourcils.

Le rajah s'avança vers le dais sous lequel la Begum était assise, et s'inclina profondément devant elle.

— Je rends hommage à votre beauté, charmante princesse, dit-il en langue hindoue, et non pas au rang que vous occupez, et qu'il dépend de moi de vous enlever, quand je le voudrai; vous ne l'ignorez pas.

— Prince... interrompit le missionnaire.

— Silence! s'écria le rajah avec hauteur.

Que la princesse Sinda agisse par elle-même; vous l'avez dirigée assez longtemps. Je viens aujourd'hui vers vous avec une mission conciliatrice, continua-t-il, en s'adressant à la Begum. J'ai levé une armée dans ce royaume; elle est prête à marcher contre la capitale, à moins que vous, belle princesse, ne l'en empêchiez.

— Et que dois-je faire à cet effet? demanda la Begum de sa voix harmonieuse.

— Me promettez de devenir ma femme... Epousez-moi, Sinda, et vous serez reine ca réalité; votre conseiller, le missionnaire ici présent, vous restera, et vos volontés seront les miennes.

Un nuage se répandit sur les beaux traits de la Begum; cependant elle répondit d'un ton grave:

— Je ne puis porter le trouble parmi le peuple de ce pays; je ne veux pas que son sang soit versé à cause de moi.

— Le rajah est un Brahmine, suggéra le missionnaire.

— Je donnerai à ma reine pleine liberté pour pratiquer et enseigner sa religion, répliqua vivement Wansee.

Le prêtre réfléchit un instant en entendant cette promesse; puis il dit gravement:

— Reine Sinda, c'est peut-être la volonté du Ciel que ce mariage se fasse... Si vous y consentez, vous avez l'espoir de convertir votre époux au christianisme, tandis qu'un refus plongera ce pays dans l'anarchie et le deuil.

— Eh bien, princesse, interrompit le rajah avec impatience, quelle est votre réponse?

— Donnez-moi le temps de réfléchir, dit la charmante Begum; je vous promets une réponse pour demain.

En ce moment, la porte de la chambre d'audience s'ouvrit, et l'entrée de deux étrangers, introduits par un serviteur du palais, vint mettre fin aux protestations du rajah.

Les nouveaux venus étaient Armand Elliot et Wolsey Bathurst.

XXV.

Les deux jeunes Anglais entrèrent dans la salle d'audience et s'avancèrent vers le trône royal.

Le rajah Wansee jeta un regard inquiet aux étrangers, et se retira en fronçant les sourcils.

Arrivés devant la Begum, Elliot et Bathurst mirent un genou à terre et parurent éprouver un éblouissement, en considérant la merveilleuse beauté de la jeune femme.

A son tour, la princesse les regarda avec étonnement.

Elle remarqua la distinction d'Armand Elliot, ses traits délicats, ses yeux profonds et doux, dans lesquels on lisait la noblesse de son âme, et semblait subir à sa vue une étrange impression. La physionomie grossière de Wolsey Bathurst n'attira guère son attention.

La Begum adressa au missionnaire, en hindoustani, quelques mots que les jeunes gens ne comprirent pas.

— Ils sont de mon peuple, lui disait-elle, ce sont des Anglais, père Henry!

— Je le vois, dit M. Brown. Pourquoi peuvent-ils être venus ici? Nous n'avons jamais vu de voyageurs anglais à Khalsar. Ce sont probablement des aventuriers qui ont entendu parler de la Begum blanche, et qui viennent demander un emploi à sa cour.

Et M. Brown, en disant ces paroles, regardait ses jeunes compatriotes avec méfiance.

La reine, au contraire, paraissait leur porter beaucoup d'intérêt. N'appartenaient-ils pas à sa race? Ne parlaient-ils pas la langue qu'elle préférait?

Elle pria le missionnaire de leur demander qui ils étaient et ce qu'ils voulaient.

Ce fut Armand Elliot qui prit la parole.

— Nous sommes deux Anglais, Madame, dit-il; mon ami et parent s'appelle Wolsey Bathurst, et moi, je suis Armand Elliot.

La Begum s'inclina.

— Je comprends l'anglais, dit-elle. Je suis née Anglaise... Quel est le but de votre présence à Khalsar?

— Nous y sommes venus pour accomplir une mission sacrée, Madame... Nous cherchons une enfant perdue, appartenant à notre peuple.

— Une enfant perdue?...

— Une jeune fille qui doit avoir vingt années à peine, dit Elliot. Jusqu'à présent, nous avons en vain parcouru toutes les provinces indiennes, quand on nous apprit qu'une Begum blanche venait de monter sur le trône de Khalsar, qu'elle était jeune et qu'elle avait une sœur à peu près du même âge...

La reine pâlit et parut en proie à une vive émotion.

La princesse Maya, qui se trouvait derrière elle, se pencha en avant, le visage animé, les yeux pétillants. Le mouvement qu'elle venait de faire attira sur elle l'attention des étrangers. Elliot ne lui jeta qu'un regard indifférent, tandis

que Bathurst se prit à la contempler avec la plus grande attention.

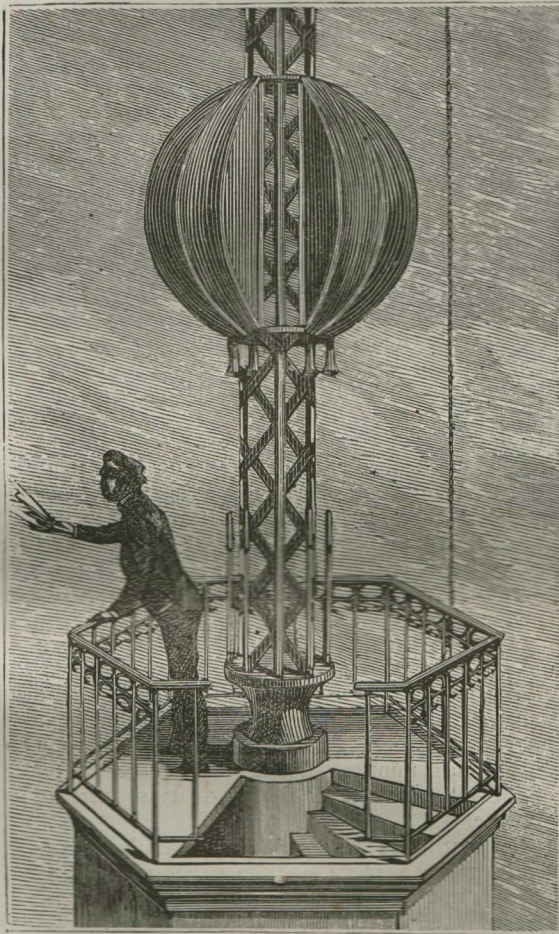
— Qui est la jeune fille que vous cherchez, M. Elliot? demanda vivement la Begum.

— C'est l'enfant unique d'un de mes parents, le comte de Tregaron, devenu un des seigneurs les plus riches de l'Angleterre par un héritage que lui a laissé un membre éloigné de sa famille. Autrefois, il s'appelait simplement le capitaine Elliot et était commandant d'une compagnie de soldats anglais stationnés à Shahjehanpore.

Ici le jeune homme s'arrêta un instant, espérant que les noms qu'il venait de citer auraient rappelé à la Begum des souvenirs de son enfance; mais rien ne parut la frapper, elle resta calme.

Armand jeta alors les yeux sur Maya. Elle écoutait avec le plus vif intérêt, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixés sur le narrateur.

— C'était du temps de la révolte des cipayes,



LE TIME-BALL OU BOULE DU TEMPS.

Madame, continua Armand. Le capitaine était accompagné de sa femme et de sa petite fille; M^{me} Elliot, étant devenue malade, son mari la conduisit, avec son enfant, à un bungalow dans les montagnes. Après les avoir installées, il fut obligé de retourner à son régiment, mais comme l'état de sa compagne empirait de jour en jour, il obtint à grande peine un congé, pendant lequel la jeune malade expira. Ayant reçu l'ordre de rejoindre immédiatement sa compagnie, il partit en emmenant son enfant avec lui. Cette enfant lui fut enlevée une nuit par un misérable cipaye, un mulâtre, domestique du capitaine...

— Quel âge avait-elle à cette époque? demanda la Begum pensive.

— Environ sept ans. Si elle vit, elle doit se souvenir de ses parents, de son nom et de certains incidents de son enfance. L'histoire que je viens de raconter ne vous rappelle-t-elle rien, Madame?

La Begum secoua tristement la tête.

— Dites-moi le nom de l'enfant, s'il vous plaît, Monsieur?

— Elle s'appelait Rosamonde.

— Son père, le comte, est-il bien riche? demanda Maya avec empressement. Cette lady

Rosamonde, serait-elle une grande dame dans votre pays?

— Une très-grande dame, répondit gravement Elliot; une riche héritière, qui aurait des serviteurs sans nombre, un magnifique palais pour habitation, et mieux que tout cela, un père dont elle serait l'idole.

La Begum, était pâle et son front soucieux, tandis que les traits de Maya s'épanouissaient par degrés. Le tableau que le jeune homme venait de tracer devant elle, l'enchantait.

— Nous sommes Anglaises toutes les deux, dit la Begum de sa voix douce. Nous avons à peu près le même âge, quand nous avons été conduites à Khalsar. Nous étions à mendier le long de la route, avec notre gardien, lorsque la reine passa dans son palanquin, suivie de ses gardes. Un accident força Sa Majesté à descendre; ce fut alors qu'elle nous vit et eût la fantaisie de nous adopter. Elle nous a amenées en ce palais, où notre bon ami, M. Brown, que voici, nous instruisit et fit notre éducation. C'est à lui que nous devons ce que nous sommes.

— Si le terrain n'avait pas été bon, interrompit le vieux missionnaire, je n'aurais pas pu y faire croître des fleurs. Votre Majesté était d'une nature excellente, douée des meilleures qualités, car avec toute la volonté du monde on ne pourrait d'un chardon faire un lis.

Ici le vieux clergyman regarda involontairement la princesse Maya.

Ce fut celle-ci qui prit la parole:

— La Begum nous adopta toutes deux, dit-elle, mais elle eut toujours une préférence marquée pour Sinda, et je crois que si elle ne nous avait cru sœurs, elle aurait fait de moi la suivante de sa favorite. A sa mort, Sinda devint son héritière et monta sur le trône. Tous les avantages ont été pour elle; la voilà maintenant reine, et moi, je ne suis que sa dame d'honneur, soumise à ses volontés... Oh, combien je voudrais aller en Angleterre, pour être à la tête de l'habitation magnifique dont vous avez parlé, pour y trouver un père dont je serais l'enfant adorée.

— Maya, exclama la Begum d'un ton de doux reproche, ne vous ai-je pas toujours montré une grande affection, n'êtes-vous pas nécessaire à mon existence? Vous me peinez beaucoup en parlant de la sorte.

— Pardonnez ma curiosité, Madame, dit Armand en s'adressant à la reine, êtes-vous bien deux sœurs?

— Je ne le pense pas, répondit la Begum avec hésitation.

— Ni moi, interrompit le missionnaire d'un ton décidé. Le même sang ne peut couler dans leurs veines... Elles diffèrent totalement de caractère; je suis plus que persuadé qu'elles ne proviennent pas de la même souche.

— Cependant, je serais bien heureuse de savoir que nous sommes sœurs, dit la Begum en regardant Maya avec une expression de tendresse. Dans le passé, je ne vois qu'elle, et quant à l'avenir, je n'aime de l'envisager qu'avec Maya à mes côtés, car notre nationalité commune a été un puissant lien entre nous deux.

Ici la jeune reine resta un moment recueillie.

— Rosamonde Elliot, murmura-t-elle en secouant la tête, j'entends ce nom pour la première fois.

— Par abréviation on appelait l'enfant Rosa, suggéra Elliot, espérant que ce nom familier éveillerait un souvenir chez l'une des deux jeunes filles. Petite Rosa.

— Petite Rosa! s'écria aussitôt Maya, en tressaillant, et le visage animé.

— Petite Rosa, dit la Begum lentement d'un air pensif, comme si elle espérait que sa mémoire répondrait à ce nom.

— Savez-vous le nom du cipaye qui a volé l'enfant? demanda le missionnaire à Armand.

— Il s'appelait Topee.

— Topee! exclama M. Brown avec étonnement.

— Topee! s'écrièrent à leur tour les deux jeunes filles, au comble de la surprise.

(A continuer.)